Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 95 (1950)
Heft: 10

Artikel: Encore les aéroportés : l'énigme de Merville
Autor: Nicolas
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-342495

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

95e année N° 10 Octobre 1950

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—
3 mois fr. 4.—

ABONNEMENT

Pour l'Etranger :
1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 5.—

Prix du numéro : fr. 1.50

RÉDACTION : Colonel-brigadier Roger Masson
ADMINISTRATION : Av. de la Gare 33, Lausanne. Tél. 23 36 33. Chèq. post. II. 5209

ANNONCES : Publicitas S. A. succursale, rue Centrale 15, Lausanne

Encore les aéroportés :

L'énigme de Merville

Dans ma dernière étude sur l'engagement de la 6e Div. Airborne, aux premières heures du 6 juin 1944 en Normandie (v. *Revue militaire suisse* N° 6 1949, p. 288 à 291), je m'étais étonné du succès remporté par le bataillon de parachutistes anglais qui avait été chargé de capturer et de détruire la batterie fortifiée allemande de Merville, près de l'embouchure de l'Orne.

Je m'en étais montré surpris à cause des conditions mêmes dans lesquelles s'était déroulée son opération et à cause de la force qu'imputait l'historique officiel britannique à ce point d'appui germanique. Rappelons succinctement les faits, tels que l'historien militaire anglais les relate et tels que nous les avions rapportés.

La batterie fortifiée de Merville aurait compris :

— une garnison de 180 à 200 hommes,
— 4 canons de 150 mm. sous casemates bétonnées,
— 1 canon double de DCA de 20 mm.,
— 6 mitr. au minimum.

L'ensemble de cette position, qui formait un carré de 400 m. de côté, aurait été cerné en outre d'une double haie de barbelés, renforcée d'un champ de mines.

Le bataillon de parachutistes avait mis au point, après moult répétitions en Angleterre, la technique d'attaque suivante :

— 100 bombardiers lourds « Lancaster » commenceraient par désorganiser et neutraliser la défense sous l'effet de leurs bombes (soulignons d'emblée cet appui énorme d'aviation contre un objectif aussi réduit : ce sont 500 tonnes, approximativement, de bombes de 2000 et de 225 kg. en nombre égal, qui se déversent sur cette unique batterie, soit 30 tonnes à l'hectare !).

  Profitant du désarroi causé, trois sections d'aéroportés, transportées chacune par un planeur, se poseraient immédiatement après dans l'enceinte même des barbelés pour assaillir de l'intérieur les diverses positions des armes.

  En même temps, le bataillon de parachutistes, renforcé par des armes lourdes, transportées aussi par quelques planeurs, attaquerait le point d'appui de l'extérieur pour venir rejoindre les aéroportés et parachever la conquête et la destruction. Ce bataillon devant atterrir à une distance variant de 4 à 6 km. plus à l'intérieur des terres, on avait minutieusement calculé et éprouvé l'heure de son lâcher en fonction des délais qui lui étaient nécessaires pour se regrouper, récupérer son matériel et venir se poster à pied d'œuvre au moment voulu.

  Nous avons décrit la faillite de cette tactique :

— le bombardement aérien qui manque son but ;
— la perte d'un planeur au départ déjà et l'atterrissage des deux autres en dehors, et non au-dedans, de l'aire fortifiée ;
— l'éparpillement exagéré du bataillon qui le démantibule en réduisant ses effectifs à 150 hommes seulement pour l'attaque et en provoquant la perte de ses jeeps et de tous ses moyens lourds, à l'exception d'une unique mitr.

Pourtant, en dépit de cette avalanche de catastrophes, malgré tout, le bataillon serait parvenu à ses fins, nous affirme-t-on d'une façon assez brève : il se serait effectivement emparé de la batterie qu'il aurait détruite, puis ses 80 hommes restants auraient rallié, dans le courant de la matinée, le gros du régiment à quelque 10 km. plus au sud.

Un tel exploit, bien fait pour impressionner ceux qui pourraient douter de l'efficacité des troupes de l'air, ne m'avait point convaincu. Le fiasco de tous les procédés du coup de main justifiait amplement mon scepticisme.

Aussi j'avais écrit textuellement à ce propos : « Quelque chose ne plaque pas. Ou bien la force de la garnison allemande a été manifestement exagérée dans des buts de propagande, ou bien, ce qui offre beaucoup plus de vraisemblance, il s'agissait d'une de ces unités de la défense côtière formée de territoriaux et d'étrangers sans instruction et sans moral, qui, n'ayant aucune envie de se battre, ont décampé comme une bande de rats aux premiers claquements des balles. »

Car, lorsqu'une troupe ne veut point lutter ou qu'elle se laisse emporter par la panique, tout est possible : une poignée de gas résolus peut arracher des succès qui apparaîtront au plus haut point sensationnels et déconcertants avec le recul du temps.

Ce n'était là qu'une hypothèse. Si plausible qu'elle pût me sembler, le problème continuait à me préoccuper à cause de l'importance de l'enjeu : la prise d'une position fortifiée en deux temps et trois mouvements par des fantassins de l'air. Il m'intéressait de connaître les véritables capacités de ceux-ci, afin de juger le degré de danger qu'ils représenteraient un jour pour nous dans d'identiques circonstances. C'est pourquoi, faute de pouvoir obtenir des renseignements allemands qui m'eussent permis de confronter la version anglaise, je n'ai pas failli, à la première occasion, de retourner sur les lieux pour tenter d'apprécier sur place la nature exacte de la tâche donnée à ce bataillon Airborne et de déterminer, si possible, par

l'étude des conditions topographiques, la manière dont avait bien pu s'effectuer sa manœuvre.

La première question, qui tout naturellement excite à nouveau notre curiosité, car dans notre imagination nous voyons toujours les troupes de l'air surgir à la verticale de leur objectif, est évidemment : « Pourquoi les parachutistes sont-ils allés sauter si loin ? Qu'est-ce qui a pu les empêcher de se poser plus près ?

Ce n'est en tout cas pas la configuration du terrain — quasi plat — qui a constitué un obstacle. Serait-ce la proximité de la mer et de l'embouchure de l'Orne ? La batterie se trouvait, en effet, à 1 ½ km. de l'une et de l'autre.

Si nous envisageons la dispersion des unités qui se produisit à l'atterrissage, nous concevons aisément que cet argument ait pu exercer une influence sur la décision des chefs. Ils auraient tenu à s'assurer une forte marge de sécurité pour éviter à tout prix qu'une partie de leurs hommes tombât à la mer ou dans le fleuve, ce qui, de nuit et avec leur équipement, eût causé leur perte certaine.

La couverture du sol ensuite a certes dû aussi jouer un rôle. L'endroit choisi offre des immensités dénudées que ne donnent point les environs même de la batterie. Non pas que ceux-ci nous paraissent le moins du monde défavorables. Il faut tout simplement admettre que le spécialiste ne possède pas la même jauge que nous. Mieux que nous par le raisonnement ou l'imagination, il connaît par expérience les multiples dangers qui risquent de désagréger une telle manœuvre, que ce soit en augmentant exagérément les accidents lors du saut, que ce soit en disloquant les subdivisions et les unités et en provoquant ainsi des délais de regroupement incompatibles avec l'opération projetée, que ce soit en égarant par trop de matériel dans l'obscurité.

Nous savons déjà avec quelle facilité et quelle rapidité un terrain tant soit peu morcelé parvient à déchirer les liaisons dans la plus sommaire des actions terrestres. C'est infiniment

pire avec les troupes de l'air, lâchées en pleine nuit dans une contrée qu'elles n'ont jamais foulée au pied. Il leur faut donc idéalement des zones d'atterrissage que le regard parcourt d'un coup de bout en bout et où chaque membre de l'équipée découvre instantanément ses camarades, son matériel, ses chefs. On doit tenir compte en outre des erreurs de calcul et de repérage, si vite commises dans les ténèbres par les navigateurs aériens : quelques secondes dans les cieux se traduisent aussitôt par des écarts de plusieurs centaines de mètres au sol. Là encore, les responsables n'ont pas le droit de mesurer d'une manière trop étriquée ; ils sont obligés de se réserver d'importantes marges de sécurité, ce qui ne manque pas d'accroître singulièrement les dimensions des aires d'atterrissage.

Ces servitudes techniques et topographiques expliqueraient assez bien déjà le choix qui fut fait. Nous pécherions cependant par omission si nous prétendions qu'elles le motivent seules. Nous oublierions le facteur tactique, qui fut peut-être le plus impérieux. Si nous vérifions le dispositif de la défense, il bondit aux yeux qu'en allant toucher terre si loin, les parachutistes anglais se mettaient hors de portée des réactions immédiates germaniques. L'unité allemande qui avait la charge de ce secteur n'occupait qu'une très mince bande côtière le long de la mer et le long de la rive droite de l'estuaire de l'Orne, sans même parvenir jusqu'à Sallenelles. Ce village était libre. Plus en amont, il n'y avait plus rien. La batterie de Merville formait l'extrême point d'appui arrière de la défense.

Cela, l'Intelligence Service ne l'ignorait certes pas. Nous lui ferions injure de supposer le contraire. C'était en pleine connaissance de cause que l'on alla débarquer si loin. Le bataillon Airborne se prémunissait tout naturellement contre le très grave risque de se laisser surprendre en flagrant délit de dissémination et de désorganisation dans la délicate phase du saut et du rassemblement. Cette pratique fait partie des indispensables mesures de sûreté de son engagement. Elle restera sans contredit valable pour l'avenir.

Toutes ces considérations nous astreignent à reviser assez profondément nos jugements sur les conditions d'intervention des troupes de l'air. Cessons de craindre leur apparition sur les terrains les plus exigus, voire bosselés, en plein milieu d'une défense organisée, comme nous sommes accoutumés de l'ouïr. Attribuons-leur les terrains et les distances que leur fragilité réclame.

Une opération de grande envergure lancée de nuit en plein pays ennemi ne saurait d'aucune façon se laisser simplement extrapoler de la démonstration-type effectuée de jour, en paix, par une ou deux douzaines de virtuoses. Nous verrons bien vite combien le danger se rétrécit dans notre terrain. Le *combat que nous aurons à mener contre ces troupes de l'air se réduira en définitive à une action purement terrestre, qui ne se différenciera aucunement de la lutte contre une infanterie ordinaire.* Et si l'assaillant croyait pouvoir s'affranchir un jour des hypothèques de sa sûreté, nous serions bien mal fondés à nous apeurer par avance de son outrecuidante témérité. Quelle curée, mes amis, nous pourrons faire dans un si beau gâchis !

La batterie de Merville ne se laisse pas facilement discerner. On ne l'aperçoit pas de la mer, ni de la rive gauche de l'Orne, de la région de Riva-Bella et d'Ouistreham sur laquelle elle tirait pourtant. On ne l'aperçoit pas plus de la belle route asphaltée qui longe à quelques centaines de mètres la mer, puis l'Orne, en se dirigeant vers Caen. Lorsqu'on suit cette route en venant de Cabourg, à travers les arbres qui la bordent, on remarque à main droite la longue dune qui masque la Manche et qui porte à son sommet la rangée des villas jadis cossues, aujourd'hui démolies, qui étire la plage mondaine de Cabourg. De-ci, de-là, les blocs de béton de quelques fortins, bien peu nombreux en vérité. Les arbres se resserrent bientôt, cachant sous leurs frondaisons les petits hôtels et les coquettes maisons de plaisance de Franceville, artificielle station d'estivants.

Encore quelques centaines de mètres. D'un coup, la vue s'élargit à nouveau. De la chaussée légèrement surélevée, qui a

viré au sud-ouest, on domine l'ample étendue des prairies basses, noyées à marée haute qui s'achèvent presque insensiblement dans le vaste plan d'eau de l'estuaire de l'Orne, avec, en face, sur l'autre rive, à près de 2 ½ km., la blanche lignée des maisons et la tour du phare d'Ouistreham. A droite, à 1 ½ km., la ligne plus bleue de la mer et la pointe de dunes qui s'y avance, bourrée de fortins, qui, par flanquement avec ceux d'en face, de Riva-Bella, interdisent l'entrée de l'Orne et l'accès au port de Caen. Il n'y a là, à vrai dire, aucun gros ouvrage (tous sont du type d'infanterie) et l'ensemble du système défensif reste maigre. Juste à nos pieds, à quelques mètres devant nous, terré dans le sable, un blockhaus plus important commande tout l'estuaire de l'Orne et la route Cabourg-Caen dans les deux sens de sa coupole fixe d'acier, à meurtrières, éraflée aujourd'hui par la trace d'un ou deux obus légers.

Il est vide actuellement, mais à ses portes blindées qui subsistent, à la disposition des embrasures de flanquement qui devaient servir le cas échéant à en barrer l'entrée à bout portant, à son plan de construction, on devine le soin avec lequel il fut conçu et construit. Il comprend deux locaux, sans compter la chambre de combat à deux étages coiffée par la coupole. L'arme a disparu.

Il ne pouvait s'agir que d'un canon léger. A l'extrémité du fortin, un escalier étroit donne accès à une sorte de puits, aménagé à air libre dans le béton ; il servait sans aucun doute à la position d'une arme légère de DCA ou d'un lance-mines. Le tout pouvait abriter au maximum une vingtaine d'hommes. C'est même beaucoup.

Serait-ce là la fameuse batterie de Merville ? Cet ouvrage est seul. Le calibre de la pièce qu'il dût contenir ne correspond pas à celui que l'on nous signale. C'est peu probable. Mais tout alentour, la jumelle a beau fouiller. Elle ne découvre pas le plus petit indice d'une autre fortification.

A gauche de la route, tout du long, nous n'avions vu que de grands champs bordés de haies. Ici le terrain s'élève très

doucement — oh ! tout au plus d'une dizaine de mètres — pour former, à environ 1 km., une molle crête couronnée des arbres des hautes haies et des vergers dans lesquels se dissimulent les fermes de Merville.

Serait-ce par là ? On n'y distingue rien, alors que partout ailleurs les batteries de l'Atlantikwall s'affichent ostensiblement, malgré les camouflages, sur toutes les crêtes qui embrassent de larges horizons. Ici, il n'existe pas de semblables points de vue. La batterie, pourtant, devrait se trouver quelque part par là, si elle existe. On prend le chemin qui mène au village, dans lequel on tourne et retourne pour ne découvrir au delà des minces vergers qui l'enveloppent que la plaine avec ses très vastes prairies ou champs de blé, enclos dans de hautes haies qui bornent la vue. De fortifications, aucune trace. Après avoir tant erré, de guerre lasse, je finis par quoi j'aurais dû commencer peut-être : questionner l'indigène. Mais sait-on jamais ? L'habitant ne se confie guère à un étranger sur un sujet aussi délicat, car pour rien au monde il ne voudrait risquer d'entendre ses propos déformés et de se voir accuser de « collaborationnisme ».

Cette fois la chance me favorise. Le premier habitant de Sallenelles interrogé me répond sans fard : « La batterie fortifiée ? Bien sûr que je la connais. J'y ai assez longtemps travaillé. Je vais vous y conduire. Ce n'est pas le fortin que vous avez rencontré au bord de la grand'route et qui n'était qu'une position antichars. » Il me ramène au centre de Merville, tourne à droite vers le S.-W. dans un tout petit chemin de campagne entre deux fermes et soudain débouche dans un de ces amples champs, comme j'en avais déjà tant vus, où le regard s'arrête au rideau de la haie vive, qui l'entoure de ses hauts arbres.

Là, par-dessus les épis dorés se dressent les 4 lourdes et hautes masses, recouvertes de terre où le gazon a crû, des blockhaus des canons. Je comprends maintenant pourquoi je les ai autant cherchés. Ils ne sont visibles de nulle part. Ils

n'ont eux-mêmes aucune vue. Cette batterie pratiquait, dans toutes les règles de l'art, le tir indirect, masquée qu'elle était par sa position suffisamment en retrait de la bordure du plateau et par l'écran des arbres. Il fallait véritablement connaître son emplacement pour la dénicher. Si du côté maritime et terrestre elle échappait facilement aux indiscrets, il n'en était guère de même à l'égard de l'aviation. Au milieu de cet enclos, totalement dénudé, de 400 à 500 m. de côté — au moins — les pilotes de reconnaissance n'ont certes éprouvé aucune peine à observer des travaux d'une telle grandeur et à fixer à loisir sur leurs photos les détails des positions, ainsi que les contours des réseaux de barbelés, à mesure qu'ils se construisaient. Encore aujourd'hui, quoique les barbelés aient été enlevés, l'ensemble du terrain qui forma le point d'appui reste, saisissant contraste parmi les blés, livré aux herbes folles comme si une malédiction empêchait de remettre cette superficie en culture.

L'édification de cette fortification dura six mois ; elle fut accomplie essentiellement par des travailleurs réquisitionnés dans les environs, tragique sort d'une population qui dût contribuer à renforcer la défense de son ennemi au détriment de ceux qui viendront la libérer. Durant toute cette période, la batterie ne fut bombardée pourtant qu'une fois. Encore les bombes manquèrent-elles leur but, détruisant en revanche trois fermes proches, dont elles tuèrent les habitants.

Les travaux ne furent achevés qu'à la Pentecôte 1944, soit 8 jours seulement avant le débarquement en Normandie ! C'est dire qu'ils participent de ce renforcement précipité de la défense côtière, que les Allemands firent à la onzième heure, lorsque les préparatifs anglo-américains devinrent trop évidents pour leur laisser subsister des doutes sur les intentions des Alliés, sinon sur les lieux que ceux-ci avaient fixés. C'est dire aussi que le béton devait être à peine sec lorsque l'attaque se produisit. C'est dire en outre que l'herbe n'avait point camouflé déjà les levées de terre fraîches et que, à cette image,

tout ne devait pas être parfaitement au point dans la défense qui n'avait pas bénéficié du temps suffisant pour se roder.

Les positions ont été, naturellement, vidées depuis lors. Mais elles sont restées quasi intactes malgré tous les bombardemants aériens et terrestres qu'elles ont subis (dire que certains, chez nous, avaient paru perdre confiance un temps dans la valeur des fortifications !) et nous donnent fidèlement la reproduction de la conception tactique qui les fit ériger. La batterie comprenait 4 pièces. Ce furent — paraît-il, et l'examen des lieux semblent le confirmer d'après la dimension des chambres de tir — 4 obusiers de 105 mm., et non pas des pièces de 150 mm. comme l'historien anglais l'affirme. Les embrasures s'ouvrent vers l'ouest-nord-ouest, ce qui indique clairement que cette artillerie concourait à défendre l'estuaire de l'Orne ; si nous lui attribuons une portée utile de 10 km., elle flanquait par surcroît la côte au delà de Riva-Bella jusqu'à Lion, c'est-à-dire prenait en écharpe l'une des trois plages de débarquement britanniques, soit celle de gauche dénommée Sword Beach.

On comprend que les Alliés aient voulu éliminer la menace qu'elle représentait, bien qu'elle ne disposait d'aucun bon observatoire pour tirer si loin. Cette seule batterie agissant sur un pareil front a justifié ainsi à leurs yeux l'engagement de 100 bombardiers lourds et d'un bataillon complet de parachutistes renforcé pour la détruire. Ce prix, qui nous paraît extraordinairement élevé, démontre que la force de ses feux est infiniment plus élevée que nous n'avons tendance à nous l'imaginer. C'est une leçon que nous avions déjà tirée à propos de la batterie semblable de la Pointe du Hoc dans le secteur américain. Là aussi les Sammies avaient jugé bon de mettre deux bataillons de commandos en action. Avis donc à ceux qui voudraient nous faire accroire que l'efficacité d'une seule batterie est toujours dérisoire ! Méfions-nous des slogans.

Les 4 pièces sont disposées classiquement sur un front de 100 m. environ, à cette exception qu'au lieu d'être alignées,

elles ont été décalées quelque peu en profondeur les unes par rapport aux autres. Pour les mettre à l'abri des coups, on les plaça sous béton. On construisit à cet effet d'énormes blockhaus de 5 à 6 m. de hauteur qui ne comprenaient en somme qu'une chambre de tir précédée d'une antichambre. Celui de droite, autrement dit celui de l'habituelle pièce directrice, est un peu plus grand, plus épais et plus complètement aménagé que les trois autres ; c'est le seul qui contient toute une installation de ventilation ; les autres sont nues. Ce confort exceptionnel signifie-t-il que ce blockhaus jouait un rôle spécial en servant en même temps, par exemple, de PC au commandant de batterie ? Il paraît beaucoup plus probable d'admettre, car il fut le premier construit, que les Allemands modifièrent leurs plans au cours des travaux. Vu la menace grandissante de l'invasion, ils préférèrent réduire leurs exigences pour aller plus vite en besogne.

La chambre de tir ne comporte aucun dispositif de support des tubes. Les obusiers tiraient à même de leurs affûts normaux à roues. Ce procédé rudimentaire et archaïque pour une fortification avait astreint les architectes à conserver d'énormes embrasures de tir de plus de deux mètres de côté. Le temps et les moyens avaient aussi manqué aux ingénieurs pour leur permettre d'inventer un système de bouclier mobile qui les eût bouchées en ne laissant sortir que l'embouchure du canon et qui eût mis ainsi les servants totalement ou simplement un peu mieux à l'abri des coups sans nuire à la rapidité des « transports » de feux.

De même, aucune porte blindée n'obstrue les énormes entrées. Aussi embrasures et entrées béent-elles, géantes et effrayantes.

Il ne s'agit en définitive que d'une position de campagne — pas plus — dans laquelle chaque obusier s'est glissé sous une carapace de béton.

En arrière des quatre blockhaus, à peu près à 70 m. du centre de leur ligne, un puits surélevé en béton, du type de

ceux que nous avons déjà rencontrés, a contenu les servants et les deux tubes jumellés du canon de DCA de 20 mm., dont l'historien anglais nous parle. Serait-ce lui qui blessa quatre hommes dans les planeurs d'assaut et qui perturba les escadres de transport lorsqu'elles le survolèrent pour aller déposer leurs parachutistes plus loin ? Si ne n'est pas lui, c'est en tout cas un de ses frères, que ce soit celui de la position sur la grand-route de Sallenelles ou un autre de la défense côtière proprement dite. Remarquons à nouveau combien grand fut l'effet de ces rares pièces de DCA légères, diluées dans le terrain : une seule pièce ici, une autre là-bas. Un tel engagement paraît contrevenir aux plus élémentaires règles d'usage de la DCA. Ne préconise-t-on pas toujours l'emploi massif d'une section au minimum, déniant toute efficacité à l'action d'une pièce isolée ? Pourtant, dans le cas présent, ce furent des gens qui avaient l'expérience de la guerre qui en usèrent ainsi ; et les pilotes anglais qui essuyèrent les salves de ces quelques canons éparpillés en parlent sans s'en moquer. Cela ne provient-il pas que, dans ce domaine aussi, nous sous-estimerions à nouveau la force réelle des feux ? Il vaut mieux, évidemment, qu'il en soit ainsi, plutôt que le contraire, à la condition qu'à trop bien vouloir nous ne nous laissions pas parfois gagner et paralyser par un sentiment d'impuissance parfaitement infondé. Mais, entendons-nous bien. Il ne faudrait pas que l'on me comprît mal. Je n'ai nullement l'intention de battre en brèche le principe de la concentration des moyens à l'endroit décisif. Ce principe reste comme devant la clef de voûte de la stratégie et de la tactique. Les exemples que j'ai commentés sur la valeur des pièces isolées s'efforcent uniquement de nous fournir une plus juste notion de l'effet des armes et de la réalité de la guerre au moyen de l'expérience des autres, à nous qui n'avons connu ni l'un ni l'autre dans notre chair. Mieux orientés, nous pourrons, de cas en cas, mieux juger ce que nous voulons obtenir et à meilleur escient doser en conséquence nos armes. Nous éviterons ainsi des gaspillages. Nous

saurons reconnaître où nous pourrons économiser sans crainte pour frapper plus fort ailleurs.

Outre les quatre blockhaus et la position de DCA, le point d'appui de Merville comprend encore, éparpillées sur son aire, un certain nombre de constructions basses fort curieuses, qui s'apparentent aux « solitaires » de nos systèmes défensifs et dont l'idée mérite d'être relevée, car, presque aussi efficaces dans leur simplicité, elles coûtent moins et s'établissent bien plus rapidement qu'eux. Il s'agit en somme de « trous de renard » artificiels, bâtis au moyen de planches de béton de 10 cm. d'épaisseur, de 90 cm. de largeur environ et de 2 m. à 2 m. 50 de longueur. Ces dalles, assemblées comme les constructions éphémères d'un jeu de cartes, et même pas cimentées entre elles, forment des tuyaux carrés, posés sur le sol, dans chacun desquels un homme couché peut trouver un couvert. La plupart de ces antres sont appondues deux à deux, une seule dalle constituant la paroi médiane des deux trous. On économise de cette manière chaque fois une planche, ce qui permet, avec une quantité donnée de matériel, d'augmenter le nombre de ces singuliers abris. On les recouvre enfin d'une levée de terre pour les camoufler et accroître leur solidité.

Un fossé, prétendu antichars, avait été creusé devant tout le front de la batterie, c'est-à-dire sur la face orientée vers l'embouchure de l'Orne ; il pouvait servir tout au moins à rendre l'accès des blockhaus un peu plus malaisé à des blindés qui seraient venus de cette direction-là. Un barrage de mines antichars le doublait et contribuait certes plus que son profil et sa profondeur à faire de lui un obstacle.

De même, paraît-il, du côté de Merville, le verger qui sépare l'ensemble de la position et les maisons du village aurait été truffé de mines antipersonnel.

Les deux derniers côtés, ceux du sud et de l'est, n'auraient été protégés par aucun champ de mines. Et c'est par là que seraient venus les parachutistes qui ont assailli la batterie !

La disparition des barbelés ne nous autorise plus à relever

le pourtour exact de la position, ni à en déduire le nombre des armes automatiques (6, aux dires des Anglais) qui assuraient sa défense rapprochée. D'après les habitants, il devait y avoir eu des barbelés à profusion.

Mais soulignons qu'il n'existe aucun ouvrage qui eût servi de position à des armes automatiques. Si celles-ci ont existé, elles étaient placées à l'air libre en rase campagne. Quel genre d'arme faut-il entendre sous ce terme générique ; s'agit-il de mitrailleuses, de fusils-mitrailleurs ou plus modestement de pistolets-mitrailleurs ? Il m'est impossible de le savoir aujourd'hui.

Voilà l'image que l'on peut recueillir de cette fameuse batterie fortifiée. Remarquons, pendant que nous y sommes, l'absence totale de locaux et d'installations (cantonnements, cuisines, magasins, commodités sanitaires) qui eussent permis à la troupe d'y subsister. Elle ne représente donc qu'un poste momentané de combat. Les hommes sont obligés de vivre hors du point d'appui, dans le village, ce qui ne manque pas de diminuer singulièrement la valeur de l'ouvrage. Ce n'est plus une position de campagne ; ce n'est point encore une fortification. C'est un état intermédiaire qui tient en vérité des deux. Et c'est bien plus une batterie presque abandonnée à ses seules ressources qu'un ensemble réellement fortifié, où l'élément fantassin n'eût pas manqué d'être plus puissant.

Quant à la garnison, elle se serait composée par moitié de très vieux soldats allemands (un caporal par exemple avait 55 ans, m'a-t-on affirmé) et par moitié de soldats italiens, auxquels étaient dévolues les tâches accessoires des charrois, du ravitaillement, etc., tandis que les premiers se réservaient plus spécialement les missions de combat.

Cette constatation confirme entièrement l'hypothèse que j'avais émise sur la faible valeur de cette troupe pour expliquer le succès paradoxal des Airborne.

Ses effectifs, tels qu'ils ressortent des renseignements des gens du lieu, ne correspondent aussi nullement au chiffre de 180-200, avancé par les Anglais. Les Allemands, dans toute la

région, auraient été très peu nombreux. Il y en aurait bien eu 200, peut-être même au maximum 300, mais pas pour la batterie de Merville seule : ce nombre s'entendrait pour toute la zone Franceville-Sallenelles-Merville, pour tous les fortins de la défence côtière de la mer et de la rive droite de l'estuaire de l'Orne, en plus de la batterie de Merville.

Peut-être l'historien anglais a-t-il confondu la garnison de cette batterie avec l'ensemble du détachement qui défendait le secteur ? Deux faits en tout cas semblent nettement vérifier cette nouvelle estimation. D'abord, l'effectif total attribué à cette portion de l'Atlantikwall correspondrait assez bien à la densité générale d'occupation de la côte dans cette région. La défense dont nous nous occupons ne représentait, en effet, qu'un fragment d'une de ces divisions côtières allemandes à deux régiments seulement qui gardaient tout au long les bords de la Manche. Plus précisément, elle constituait l'extrême aile gauche de la 711e division côtière, qui avait reçu à charge tout le morceau de rivage compris entre la Seine et l'Orne et qui étirait ainsi ses positions sur une ligne de plus de 40 km. ! Il faut tenir compte supplémentairement du fait que la menace de débarquement pouvait a priori paraître bien plus grande dans l'estuaire de la Seine ; il s'ensuivait inévitablement une concentration de troupes de ce côté-là au détriment des autres parties du front.

A soupeser tous ces facteurs, il ne dut y avoir, effectivement, guère plus de 200 à 300 hommes au total dans tout le secteur immédiatement à l'est de l'embouchure de l'Orne.

Ensuite, je ne saurais vraiment pas où et comment les 200 hommes, indiqués par l'historiographe des Airborne, se caseraient dans les ouvrages de la seule batterie de Merville. 40 hommes, évidemment, se réfugieraient à la rigueur dans chacun des blockhaus. Mais l'entassement et le désordre qui en résulteraient procéderaient beaucoup plus du champ de foire que d'un dispositif de combat. Aussi, je doute fort que le capitaine qui la commandait ait jamais envisagé un seul

instant une telle solution. Le maniement des pièces en eût été rendu fort malcommode sinon impossible. Il eut commis en outre la plus insigne des imprudences : du fait de l'absence des portes et des boucliers d'embrasure, la moindre des bombes éclatant à proximité de ces énormes ouvertures eût engendré une hécatombe parmi ces masses d'hommes serrés au coude à coude.

Par quel bout qu'on l'entreprenne, l'enquête aboutit toujours à la même conclusion : les effectifs indiqués par les Anglais sont manifestement exagérés, comme je l'avais aussi d'emblée supposé. La garnison de Merville ne doit pas avoir dépassé 60 à 80 hommes au maximum, les combattants, bien entendu.

Voilà qui ramènerait le problème à des proportions raisonnables.

Si nous examinons maintenant plus particulièrement la mission de l'assaillant, nous reconnaîtrons bien vite que son exécution était beaucoup moins coriace qu'on se le serait imaginé de prime abord ou d'après la description que l'on nous en donna.

Pour commencer, notre connaissance des lieux et des circonstances nous accorde maintenant le loisir d'épuiser notre curiosité sur les raisons qui firent atterrir le bataillon de parachutistes si loin en arrière. En sautant dans le dos de la batterie, il se soustrayait à l'effet des feux de celle-ci pendant toute la durée de son regroupement au sol et de sa marche d'approche. En se posant à une telle distance de son objectif, il évitait d'attirer l'attention de ses défenseurs et les empêchait de retourner à temps leur dispositif de combat, soit de sortir, par exemple, les obusiers de leurs blockhaus pour leur faire faire demi-tour. (N'était-ce pas, du reste, conférer beaucoup trop d'honneur à ces territoriaux que de les créditer d'une telle habileté manœuvrière ?)

A la faveur de l'obscurité et des haies, il pouvait escompter ensuite qu'il se faufilerait jusqu'à pied d'œuvre à l'insu de

l'occupant pour bénéficier au maximum de l'effet de la surprise. La haie vive de l'enclos où se trouvait la batterie lui fournissait enfin une excellente base et un dernier camouflage pour les ultimes préparatifs de l'assaut.

En arrivant de cette direction inattendue, — c'est-à-dire par le sud — qui prenait la batterie à revers, il ne se heurtait à aucun champ de mines. Il ne lui restait plus qu'à faire sauter une ou peut-être deux barrières de barbelés. Grâce à la complicité réunie de la nuit et de la haie, qui épaississait les ténèbres, des hommes résolus ne devaient pas éprouver de difficulté majeure à ramper jusqu'à proximité des réseaux pour y placer leurs tubes explosifs sans alerter les sentinelles. Il n'avait plus enfin qu'à se ruer par les brèches créées pour se trouver en plein milieu de la position et pour s'attaquer à chacun des ouvrages séparément, chacun étant par lui-même fort vulnérable.

Nous avons donc ici typiquement le cas d'un coup de main *par surprise* effectué par *une troupe terrestre* contre une position semi-fortifiée, mal défendue.

C'est pourquoi nous pouvons discuter la nécessité du bombardement aérien préalable que l'on exécuta. Ne nous basons pas pour cela sur la connaissance *a posteriori* de son désastreux fiasco, puisqu'il rata son but. Mais ne risquait-il pas *dans tous les cas* de faire perdre aux assaillants le profit de la surprise en alarmant les défenseurs avant que l'assaut se déclenchât ? Les chefs, initialement, en jugèrent autrement : ils estimèrent que la désorganisation produite par lui compenserait plus que largement la diminution de la surprise. Je veux bien le croire.

Par contre, l'arrivée supplémentaire de trois planeurs (peu importe s'ils devaient se poser dans l'enceinte même des barbelés ou dans l'espace plus large du champ enclos de haies) ne constituait, à mon avis, qu'un fâcheux excès de zèle, qu'un luxe inutile, voire dangereux par la puissance de désordre qu'il contenait. Si elle était bien propre à stupéfier les défenseurs et à jeter le trouble dans leurs rangs, elle semait bien plus sûrement la confusion parmi les assaillants, en les empêchant de

distinguer dans la nuit leurs amis de l'ennemi et, même s'ils y parvenaient, en leur interdisant de tirer sur ce terrain plat par crainte de se mettre mutuellement en péril.

Cette idée saugrenue de manœuvre menaçait surtout de compromettre le succès de l'entreprise par les entre-tueries qu'elle ne manquerait pas d'engendrer.

Par bonheur pour les Anglais, la tentative échoua. En se posant au-delà des haies, dans les champs environnants, les deux planeurs restants épargnèrent bien des déboires aux combattants. L'opération se monta donc, classiquement, de l'extérieur, comme n'importe quel coup de main. Rien ne lui donna le caractère d'une action spécifique menée par des troupes de l'air, si ce n'est la direction imprévue qui lui fut imprimée. L'ennemi vint du fond des terres et non de la direction de la mer.

Je m'étais plu, dans ma dernière étude, à attirer l'attention sur une semblable utilisation des troupes transportées par planeurs. Plus que l'engagement des parachutistes, elle me semblait susceptible d'influencer les conceptions et le comportement du défenseur. A y regarder de plus près, comme je le fais aujourd'hui, en pleine connaissance des lieux, cette tactique m'apparaît beaucoup moins probante. Reconnaissons qu'elle est possible ; voyons les avantages qu'elle accorde à l'assaillant ; mais sachons discerner aussi ses difficultés et ses faiblesses ; et nous conviendrons qu'elle reste réservée à des circonstances exceptionnelles qui, du reste, n'étaient pas présentes à Merville. C'est pourquoi je doute fort que l'affaire de cette batterie puisse servir d'exemple pour l'avenir afin de transformer le procédé d'attaque du moment en une doctrine d'emploi des aéroportés.

Récapitulons :

— garnison d'assez faible valeur,
— effectifs beaucoup moins nombreux que ceux que l'on nous indiquait,
— ouvrages, malgré leur béton, rudimentaires,

— position fortifiée trop jeune, où tous les éléments de la défense n'étaient pas encore au point,
— insuffisance d'infanterie, par conséquent, maigre consistance de la défense rapprochée.

La réussite du bataillon Airborne s'explique aisément cette fois-ci. Elle n'apparaît point extraordinaire, même pas en regard de la désorganisation qui le disloqua à l'atterrissage. Les 150 parachutistes qu'il récupéra, joints aux 40 aéroportés, devaient amplement suffire, dans leur fanatisme d'en découdre, — tout seuls, sans l'appui de l'aviation, comme cela arriva — à briser une telle résistance. Comme je le pressentais, la victoire des Airborne est provenue bien plus de la faiblesse de la défense que de la puissance irrésistible de leur attaque. Nous n'avons donc aucunement sujet de nous en émouvoir pour l'avenir.

Nous n'en pouvons tirer en outre aucun nouvel enseignement pour notre armée. Il n'y eut à nul moment un genre inédit de lutte. L'affaire se borna au type classique du choc de deux adversaires terrestres, l'un à l'assaut, l'autre sur la défensive. Tout au plus oserais-je prétendre que, à l'instar des attaquants de Merville, nos combattants doivent bannir la crainte de se voir agrédis à la verticale par un ennemi qui fondrait comme un épervier ou s'abattrait comme un essaim de sauterelles directement des cieux sur leurs positions. Ils doivent en revanche se garder toujours mieux dans toutes les directions de l'horizon terrestre. Plus aucune n'est sûre. Surtout, augmentons leurs capacités manœuvrières pour que, dès que l'attaque se précisera, ils sachent se retourner dans un temps minimum afin de lui faire front, toutes forces réunies. Cet exemple prouve encore que, pour exercer nos bataillons à la lutte contre les troupes de l'air, il n'est nullement besoin de recourir à la création d'un corps de parachutistes, comme d'aucuns le préconisent à la légère. Car ce n'est pas le saut ou l'atterrissage qui importe. Dressons-les simplement toujours mieux au combat terrestre.

Tout s'est donc éclairci. Les conditions de la victoire des Airborne apparaissent des plus régulières. L'esprit apaisé a perdu tout motif de doute ou de dispute. Le cas est liquidé.

En cet instant précis, où je crois avoir saisi enfin la vérité, éclate la bombe qui va renverser d'un coup le laborieux et patient échafaudage de mes déductions.

« La batterie de Merville n'a jamais été prise par les parachutistes ! Elle est restée aux mains des Allemands jusqu'au moment de leur repli, jusqu'à la libération, le 15 août ! Ce sont eux qui, en ce moment, ont démoli le matériel qu'ils ne pouvaient pas emporter ! Entre le début du débarquement allié et cette date, cette batterie a tiré. Elle n'a donc jamais été détruite auparavant ! »

Voilà ce qu'affirment péremptoirement les habitants voisins. La surprise est de taille !

La manœuvre anglaise aurait donc échoué ? Les territoriaux allemands, si âgés, si peu nombreux, si mal instruits qu'ils eussent été, seraient donc parvenus à tenir tête à l'élite des combattants britanniques ? La position fortifiée, malgré ses déficiences, aurait tenu bon ?

La preuve ne résiderait-elle pas dans le fait que le général Montgomery renonça bientôt à poursuivre le débarquement de troupes à « Sword Beach » parce que, d'après son propre aveu, l'on ne réussissait pas à faire cesser les tirs de l'artillerie allemande qui flanquait cette plage ?

Le fiasco des Airborne ne m'aurait nullement étonné. Il découlait logiquement de la faillite successive de tous les procédés de leur coup de main. Je l'aurais accepté et je l'avais envisagé d'emblée. Il était dans l'ordre des choses.

Mais maintenant, après tout ce que je sais, j'ai peine à le croire. J'ai peine surtout à admettre que l'historien officiel anglais ait, de quelle manière que ce soit, et si peu soit-il, altéré la vérité, même inconsciemment sur la base de renseignements erronés. Pourtant son témoignage est formel : la batterie a été détruite ! Celui des habitants l'est tout autant.

L'énigme est plus grande que jamais. Existe-t-il une possibilité de concilier ces deux versions diamétralement opposées ? La vérité résiderait-elle entre les deux ? Essayons de supposer le déroulement des événements.

Les Allemands, c'est notoire, ignoraient la date aussi bien que le lieu du débarquement. Accoutumés aussi aux passages incessants des grandes flottes de bombardiers, ils ne s'étaient presque certainement nullement souciés du survol des avions transportant les Airborne. Rien n'exigeait donc qu'ils fussent en état d'alerte. Comme ils ne possédaient pas de logement dans leurs ouvrages, ils cantonnaient au village. Les positions devaient se trouver quasi abandonnées par conséquent, à l'exception — comme cela se pratique d'habitude — d'un léger dispositif de guet et d'alarme formé d'un petit poste de garde et de quelques sentinelles. Peut-être les servants du canon de DCA étaient-ils, eux, à leur arme, comme chaque nuit, car c'était surtout de nuit qu'ils besognaient.

Le bombardement aérien, s'il manqua la batterie, jeta certainement chacun au pied de sa couche. Car on peut s'imaginer l'effet, tant physique que moral, qu'il dut produire sur ces vieux soldats comme aussi sur les villageois. C'était la seconde fois qu'ils se voyaient visés, mais cette fois-ci avec une intensité de bombes bien pire que la première, qui dépasse toute imagination et description. Il dut y avoir de l'agitation, de l'excitation, de la confusion, chacun voulant se rendre compte des dégâts, savoir s'il pouvait prêter main forte à autrui. Toutefois il ne justifiait encore d'aucune façon l'occupation immédiate du dispositif de combat. Tout au plus l'inquiétude commença-t-elle à naître, si, en direction de l'ouest, s'entendaient au loin déjà les bruits assourdis d'autres bombardements semblables.

Les hommes, très probablement, ne s'alarmèrent vraiment qu'au moment où les premiers coups de feu claquèrent. N'était-il pas déjà trop tard ? Ils avaient encore à parcourir la distance qui séparait leur logis de leurs positions.

Avant qu'ils eussent rejoint leurs postes de combat dans ce

branle-bas désordonné, les parachutistes avaient peut-être déjà pénétré dans la place, quasi vide. L'historien n'aurait donc point menti : la batterie de Merville, entièrement ou partiellement, aurait bien été conquise.

Mais arrivés là, comment les Airborne auraient-ils pu parachever leur mission ? Ils étaient certes dans l'incapacité totale de faire sauter les blockhaus. Des épaisseurs pareilles de béton ne se laissent pas pulvériser en un tournemain. Ils ne possédaient que la ressource de s'attaquer au matériel. Encore fallut-il qu'ils eussent à disposition les moyens de le saccager. Il n'est point si facile de mettre définitivement hors d'usage un canon. N'oublions pas qu'ils avaient égaré, lors de leur saut, quasi tous leurs ballots d'armement ; de même, les planeurs, qui auraient dû leur apporter aussi du matériel, ne les avaient pas rejoints. Démunis de tout, comment auraient-ils pu mener à chef l'œuvre de destruction qui leur avait été prescrite ?

La logique commande d'admettre qu'ils ne parvinrent à réaliser que des dommages insignifiants.

Quand ils se retirèrent, que ce soit en conformité des ordres qu'ils avaient préalablement reçus — comme on nous le laisse entendre — ou que ce soit sous la pression des Allemands qui se seraient ressaisis, la garnison n'eut pas de difficulté à réparer leurs déprédations pour remettre très vite les installations en état.

Vaille que vaille, ce serait une explication. Elle possède au moins le mérite de donner raison aux deux versions. Elle est plausible. Mais je n'oserais évidemment soutenir que les événements se sont bien déroulés de cette manière.

En tout cas, il est acquis que la batterie de Merville, de même que la position antichars au bord de la grand-route au nord de Sallenelles, sont restées en possession des Allemands jusqu'au 15 août, c'est-à-dire jusqu'au moment où la tragédie de la poche de Falaise mit fin à la campagne de Normandie et obligea les armées de Hitler à évacuer précipitamment la France jusqu'aux Vosges.

Ma dernière hypothèse a accordé donc à l'historien anglais le bénéfice du préjugé favorable. Pourtant une bizarrerie de sa thèse continue à me chicaner et incruste de plus en plus le doute dans ma raison :

« Comment se peut-il que le bataillon Airborne ait abandonné si vite une telle position après l'avoir conquise ? Le lui avait-on véritablement prescrit à priori ? Si ceci est réel, comment avait-on pu lui ordonner une erreur pareille ? Et, une fois dans la place, comment se fait-il qu'aucun de ses chefs n'ait enfreint cet ordre, ne se soit affranchi de la tyrannie de son horaire pour conserver à tout prix cette fortification ou pour s'y maintenir au moins le temps suffisant de la rendre à jamais inutilisable ?

Le récit que l'on nous donne de la marche de ces 80 hommes restants qui s'en vont rejoindre le gros de leur régiment, 10 km. plus loin, me rappelle étrangement la fable du renard et des raisins. Constituerait-il la paraphrase des propos désabusés de maître Goupil qui ne peut pas atteindre les raisins qu'il convoitait ?

L'énigme, bien qu'elle ait changé de forme, et qu'elle perde quasi tout intérêt pour nous, reste entière. Qui résoudra ce point minuscule de l'histoire ?

Quoi qu'il en soit de la conclusion imprévue de mon étude, chacun conviendra qu'elle n'est nullement de nature à nous faire douter du pouvoir qu'aurait notre troupe à résister à une attaque des troupes de l'air. Si la batterie a effectivement succombé, nous connaissons maintenant la part exacte qui revient aux Airborne : elle ne dépasse aucunement les capacités de nos combattants. Si, au contraire, l'échec de Merville devait se confirmer, nous aurions encore bien moins sujet de nous inquiéter. Nos soldats, espérons-le, ne manqueront pas de se comporter au minimum aussi bien, sinon beaucoup mieux, que ces territoriaux-là.

Conservons donc confiance et allons résolument de l'avant. La confiance n'est-elle pas la clef de voûte du succès ?

Nota. — Le hasard fait parfois bien les choses. L'étude ci-dessus était déjà écrite et même composée, lorsque j'appris que les participants du voyage de Normandie, organisé par la Société des Of. rens., avaient bénéficié sur les lieux de la batterie de Merville d'un exposé du colonel Darling. Cet officier anglais avait été précisément le cdt. du bataillon de parachutistes qui avait reçu la mission de détruire la dite batterie ! Selon ses dires, la batterie aurait compris quatre canons de 7,5 (et non de 15 cm. comme on l'avait indiqué, ou de 10,5 cm. comme je l'admettais ici sur la foi de renseignements des gens d'alentour). Le calibre continue donc à décroître ! Malgré tous ses déboires, son bataillon — ou plutôt ce qu'il en restait momentanément — se serait effectivement emparé de la batterie, grâce surtout au manque de combativité de la garnison allemande, ainsi que le colonel Darling le reconnaît lui-même. Il aurait ensuite détruit les canons en faisant éclater les tubes par le procédé suivant : on enfonçait dans l'embouchure un obus à l'envers, puis on tirait un second obus que l'on avait normalement chargé.

Le bataillon Airborne, malgré son succès, aurait dû abandonner ensuite la position à cause du fait que leur propre artillerie navale l'aurait prise sous ses feux.

Voilà un point d'histoire qui serait éclairci. Cette explication ne change en rien mes conclusions.

Si la batterie de Merville a tiré à nouveau, plus tard, il faut admettre que les Allemands ont tout simplement remplacé les pièces abîmées.

Enfin, la fâcheuse méprise de l'artillerie navale prouve une fois de plus la difficulté qu'il y a à coordonner la manœuvre des aéroportés avec les autres moyens dans une grande opération de rupture. Cet incident illustre au mieux les raisons qui firent placer la 6e Div. Airborne à l'aile plutôt qu'en tête du débarquement allié.

NICOLAS, colonel.